

**Alice
Ferney**

**Passé
sous silence**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Passé sous silence est le récit, en forme de conte historique, d'un événement réel de la seconde moitié du XX^e siècle. Les dates, lieux, noms de personnes ont été effacés, mais les choses dites l'ont été et les faits sont authentiques : dans un moment décisif de notre histoire s'affrontent deux visions de l'honneur et du service de l'Etat.

Entre la Terre du Sud et le Vieux Pays, une guerre d'indépendance s'éternise. Pour la finir, le Vieux Pays rappelle au pouvoir son chef le plus prestigieux. Une fois investi, le souverain n'agit pas comme on l'attendait. Contre ce pouvoir, un jeune officier mène une conjuration jusqu'à l'attentat. Sain et sauf, le chef de l'Etat accordera-t-il sa grâce ?

Pour raconter ce moment singulier où un héros s'est retrouvé juge et partie, Alice Ferney convoque tour à tour les pensées des deux protagonistes. Une documentation méticuleuse et une précieuse prise en compte des mécanismes psychologiques lui donnent l'audace de soulever la chape du silence. Avec la volonté ardente d'exhumer une injustice, et sans jamais juger, Alice Ferney essaie de comprendre ce qui, dans des temps troublés, a pu mener un homme à mourir et un autre à condamner.

Elle touche en vérité le point focal d'un drame national qui irradie encore. Et fait entendre, avec une efficacité saisissante, la voix du romancier face à l'Histoire.

“DOMAINE FRANÇAIS”

ALICE FERNEY

Alice Ferney a déjà publié sept romans chez Actes Sud, et a notamment obtenu le prix Culture et bibliothèques pour tous pour son ouvrage Grâce et dénuement (Babel n° 439, 1997).

DU MÊME AUTEUR

LE VENTRE DE LA FÉE, Actes Sud, 1993.

L'ÉLÉGANCE DES VEUVES, Actes Sud, 1995 ; Babel n° 280, 1997.

GRÂCE ET DÉNUEMENT, Actes Sud, 1997 ; Babel n° 439, 2000.

LA CONVERSATION AMOUREUSE, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 567, 2003.

DANS LA GUERRE, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 714, 2005.

LES AUTRES, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 857, 2008.

PARADIS CONJUGAL, Albin Michel, 2008 ; Babel n° 990, 2010.

© ACTES SUD, 2011

ISBN 978-2-330-00414-9

ALICE FERNEY

Passé sous silence

roman

ACTES SUD

à mon père, Christian Brossollet

*Il n'appartient qu'aux grands hommes
d'avoir de grands défauts.*

FRANÇOIS DE LA ROCHEFOUCAULD,
Maximes.

Peu de destins individuels demeurent longtemps éclairés par l'Histoire. Cet ensevelissement des noms et des hommes dans le passé paraît plus injuste lorsqu'ils ont enduré une guerre. Pourtant, cette convulsion historique, qui fait drame dans leur vie, ne change rien à l'oubli promis aux héroïsmes anonymes. Surtout si les braves combattirent pour une cause perdue, ou, pire, à qui l'avenir ne donnera pas raison : moins légitime que ne l'avaient dit leurs chefs. Le temps, dont ils furent la matière, passe à autre chose, trouve ses fibres neuves. La passion de ce qui fut s'émousse. L'intérêt s'estompe. La mémoire se polarise. La violence des événements se dissipe. L'actualité renouvelle les objets de l'attention. La connaissance des êtres – ce qu'ils ont fait, la manière dont ils l'ont fait – disparaît. Combattre sans déroger à l'honneur ne peut relever de la pensée qu'on a de la postérité. C'est le choix intérieur d'un homme dans un instant. Quelles que soient sa grandeur, sa souffrance ou sa consternation, elles seront oubliées, comme le sont les affaires privées, qui par nature restent inaccessibles. Car les gestes minuscules, les pensées, les sensations les plus profuses, les désarrois, les peines, n'ont cours que par celui qui les initie, les éprouve, et souvent les tait. L'ignorance du détail personnel accompagne la mémorisation historique.

Il est plus aisé de consigner la guerre en général que la guerre d'un seul soldat.

Les mémoires familiales ne pactisent pas avec l'oubli. Ayant accès aux secrets intimes, elles les sauvegardent. Les descendants d'une lignée peuvent se rappeler un cheminement, une petite gloire, un tourment qui fut inutile, une torture restée ignorée. Leur témoignage rapporte ce qui fut subi et mené par un homme. Pour un enfant à l'écoute, vierge de défaites et de récits, un parent dira : Ton grand-père a eu la Légion d'honneur à titre militaire (il faut le préciser, car le présent, si éloigné des circonstances et de la valeur des sacrifices, en galvaude les récompenses). Ton grand-père avait aussi telle médaille, telle croix, qui résumant l'itinéraire de son courage.

Le monde ne connaît plus grand-père. Il y a des millions de grands-pères oubliés, soldats qui découvrirent la guerre réelle après avoir rêvé une guerre imaginaire. Ils criaient dans les embuscades, se tourmentaient d'avoir tué, pleuraient leurs compagnons morts. Un cadavre mutilé, ils pressaient deux mains sur leur bouche. Ils sont morts. Chacun, pour l'Histoire, est englouti, déshabillé dans l'énorme chiffre des pertes.

L'oubli est la grande vérité de l'Histoire : sa trappe la plus cruelle. Beaucoup de héros honorables, comme beaucoup de faibles, de lâches, et même de traîtres, tombent dans l'oubli. La qualité ne fait rien à l'affaire. Leur nom n'est plus prononcé, connu ou écrit par personne, alors même qu'ils vécurent l'Histoire dans de si vives souffrances qu'elles méritent une commémoration nominative. Peu l'obtiennent.

Sans doute faut-il, pour inscrire son patronyme dans les livres et les manuels, s'approcher au plus près de l'Etat, détenir ses secrets, ou bien *être* l'Etat,

le représenter aux yeux des citoyens et au sein du monde, connaître et se mêler des questions qu'il traite. Tel est le cas des deux figures de cette histoire, le colonel et le général, qui dans le temps d'une fracture, d'un basculement qui devient cataclysme, après un éclair de feu à la tombée du soir, dans la lumière incertaine qui confond les chiens et les loups, s'affrontèrent jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Leur rencontre est un duel singulier et fatal. Les idées, les mots et les armes y tiennent une place égale. S'y mêlèrent le courage passionné d'un homme et la raison d'Etat, la conviction obstinée d'un accusé et la rancune d'un chef, la droiture d'un jeune officier et le machiavélisme d'un meneur politique, la pureté d'un conjuré et l'intransigeance d'une personnalité couronnée par son passé. Deux caractères d'exception, l'un idéaliste et l'autre réaliste, se toisent avec la même rigueur (et une non moindre vigueur) d'un bord à l'autre d'un événement tragique, dans une tourmente qui semble ne pouvoir trouver qu'une fin sanglante et partielle. Frères jumeaux aux extrémités d'un temps, ennemis dans le présent, tous deux pareillement époux, pères, patriotes, officiers de l'armée au service de leur pays, intègres par éducation, aristocrates de l'esprit, mais qui n'atteignirent pas le même degré de pragmatisme, s'opposent sur le terrain de l'Histoire qui se fabrique.

La géométrie et l'issue de cet énigmatique engagement d'un homme contre un autre s'enracinent dans les dernières convulsions de l'Empire, quand des formes qui semblaient naturelles deviennent intolérables. La tragédie que jouèrent le colonel Donadiou et le général de Grandberger, en marge de l'avancée des choses du monde et sans jamais l'infléchir (l'un refusant d'y croire et l'autre tirant

du jeu l'épingle de son pays), qui fut à la fois extravagante et prosaïque, insignifiante et emblématique, appartient aux accidents de l'Histoire, aux crimes des temps révolutionnaires, aux grands souvenirs de l'Empire, dans ce moment où il refuse de mourir, quand sur la Terre du Sud se réveille l'âme d'une nation.

Par les diableries d'un souverain outragé, par sa machination judiciaire (qu'une narration partisane a refoulée aux bords du récit qu'elle en donne, renvoyant la victime dans l'espace nébuleux d'une improbable folie), un homme est mort qui faisait honneur à son pays. La salve a claqué dans l'air mouillé de l'aube. Le peloton s'est retiré pour toujours. Le silence d'une honte entoure ce sacrifice. C'est de cet épisode qu'il convient de faire la chronique, sans laquelle le temps pourrait le disputer à la mémoire.

I

LE DÉCHIREMENT

L'action de pacification envenimait la Terre du Sud. Sous le soleil, malgré les rivages phosphorescents de la mer, l'ambiance était militaire. Dans chaque village, dans toutes les campagnes, dans les montagnes, l'Empire infiltrait ses soldats, alertés et oisifs, fusil en bandoulière, trimballant dans la rousseur des paysages sans limites la funeste tenue kaki, décolorée par la lumière et la poussière que soulevaient leurs godillots. Des hélicoptères déposaient, des camions transportaient, des radios re liaient, tout un bazar technique accompagnait la chorégraphie de l'armée qui s'installait. Par-delà les rivages, le Vieux Pays surveillait l'affaire qui enflait, dépêchait des troupes, et se parlait à lui-même. *L'armée est occupée à rétablir l'ordre.* Tel était le discours officiel qui informait tout citoyen de l'Empire. Avec circonspection le langage composait la falsification du réel. Dans ce jeu subtil de manipulation et de vérité, d'espoir et de résignation, de contingence et de nécessité, les mots étaient cruciaux : troubles insurrectionnels, émeutes, soulèvements, actions de rébellion, opérations de police, répression. Personne ne parlait de guerre. La guerre ! Le mot n'était ni prononcé ni écrit. Sincère encore, acculé par de récents échecs, aveuglé par son idée, le gouvernement défendait l'intégrité du territoire. Le fait devait donc être clair et martelé : des

unités coloniales de l'armée réprimaient des actions terroristes localisées. Rien de plus.

Pourtant il ne s'agissait plus d'attentats sporadiques. De l'est à l'ouest, l'action était coordonnée sur l'ensemble de la Terre du Sud. Les casernes, les fermes étaient attaquées, les récoltes incendiées, les colons assassinés par des bandes armées organisées. Au fond des gorges, sur des kilomètres de routes désertes, dans la poussière et les pierres que tout véhicule faisait jaillir, des voyageurs étaient abattus. Les rebelles surgissaient la nuit. Nul ne les voyait, sinon pour, au moment de mourir, découvrir leur impitoyable résolution. Il fallait barricader les domaines, rentrer les animaux, installer des guetteurs. Plus personne ne se sentait à l'abri. La vie était empoisonnée. Son accomplissement paisible avait couvert des injustices : les indigènes mouraient de faim, ils choisirent le sang. Avaient-ils moins de cervelle parce qu'ils étaient indigènes ? Ils pensaient aux choses qui étaient et à celles qui auraient dû être. Ils pensaient en ébullition. Le serpent d'une idée avait piqué quelques sujets et diffusait un venin qui se répandait : en finir avec la domination blanche, réduire en cendres le vieux monde. Dans la capitale lumineuse au bord de la mer, au même moment, en des lieux stratégiques, des bombes artisanales explosaient. Ce synchronisme calculé racontait que quelque chose se passait, comme la voix des partisans qui émettaient sur les ondes. *L'insurrection est lancée. La liberté sera conquise. Aujourd'hui la Terre du Sud, portée par ses enfants libres, commence à vivre une vie honorable.* Dans l'automne qui les voyait surgir, ils étaient moins de cinq cents. Le monde n'avait pas encore entendu parler d'eux. Mais leur conspiration libératrice s'engageait sans hésitation ni romance dans la lutte armée. Une foi irréductible

dans leur Patrie qui devait naître, allait affronter l'ancien système.

Les colons appelaient au secours. Par quel démon étaient-ils menacés sur la terre qu'ils aimaient ? Comment quitteraient-ils ce qu'ils avaient créé ? Ils disaient : Avant nous il n'y avait rien. Ce qui existe ici aujourd'hui est à nous. Leur droit sur ces hectares – vergers, champs, bétail, hommes et maisons – était inaliénable. Ils étaient sûrs de leur fait. Ce satané pays était aussi le leur. Parfois, parlant des indigènes, ils disaient : ces bons à rien. Ces bons à rien avaient pris les armes. Les complexités d'antan s'étaient envolées. Les enfants autrefois emmêlés dans leurs jeux rejoignaient leur camp. Dans les plantations isolées, les colons bouclaient leurs maisons et dormaient le fusil à côté du lit. Chaque jour leur donnait des raisons d'être terrifiés, ils pleuraient comme des enfants, protestaient et trépignaient : leurs biens devaient être sauvegardés et garantis, l'Empire leur devait sécurité et protection. N'appartenaient-ils pas eux aussi au Vieux Pays ? Ils en avaient porté les lumières jusque sur cette terre desséchée qu'ils avaient irriguée d'une sève honorable comme la civilisation qu'ils incarnaient ! Maintenant ils réclamaient "l'état de siège". Mais puisqu'il n'y avait pas la guerre, l'état de siège ne pouvait pas être ! rétorquait le gouvernement. C'était le commencement innocent d'une criminelle indifférence aux dangers encourus.

Le temps qui filait comme l'eau entre les doigts ne prodiguait aucune sagesse aux deux parties. Les rebelles voyaient de plus en plus grand : dans l'été brûlant, ils lancèrent les populations civiles contre l'armée. L'Empire n'avait de cesse de museler et de punir. La force la plus brutale répondit à l'insurrection folle. Les morts ne furent pas comptés.

L'état d'urgence fut décrété. Le couvre-feu fut instauré dans toutes les grandes villes de la côte. Châtier les coupables, faire des exemples, restaurer l'ordre par une répression immédiate étaient les préoccupations d'une police pour qui la rébellion était plus intempestive que significative. Une guerre d'indépendance venait de commencer, personne ne le savait, ni l'occupant, ni le peuple qu'elle prétendait libérer mais qui, alors, ne demandait rien.

Partout dans le monde, l'impérialisme prenait fin. Une flèche déposait sa direction sur la civilisation : vers la liberté des peuples. Sous l'effet de forces historiques irréversibles, l'Empire devenait une chose caduque, insupportable à ses sujets. Mais ce genre de vaste mouvement de l'Histoire enténébre le temps qui les porte. Il n'y a pas de naissance immaculée. Le passé avait formé une chair commune qu'il faudrait déchirer. L'indépendance se gagnerait dans le sang. C'était d'une amputation qu'il s'agissait. Sur la Terre du Sud, un million de soldats allaient mourir.

Tel avenir n'était pas encore lisible. Des éléments demeuraient impensables à toutes les coalitions. L'intégrité du territoire, l'unité de l'Empire, le sentiment irrécusable qu'il animait, l'attachement à toute la Terre du Sud, la fidélité au Vieux Pays, barbouillaient la carte du présent de passion, d'ardeur patriotique, de soumission et d'espérances, de sauvagerie belliqueuse. Des hommes des deux cultures, des deux couleurs, des deux religions, avaient creusé leur place sur les deux terres. C'était un vieil emmêlement dont le nœud était serré. Les indigènes devenaient un enjeu que se disputaient rebelles et loyalistes : de part et d'autre il fallait les convaincre, les rallier, les protéger. Beaucoup d'entre eux ne savaient dans quel camp ils étaient : le passé et l'avenir ne leur soufflaient pas la même chose. Qui

demain serait leur maître ? Le Vieux Pays et la Terre du Sud, que le siècle avait liés, ne regardaient pas dans la même direction.

2

Toi, Paul, tu regardais ce monde en insurrection. Toi encore si loin de te mêler à l'action ! Tu étais le futur héros tragique de ce moment historique. Tu l'ignoris. L'agitation du présent, la fièvre qui montait et que rien n'endiguerait, la rancœur et l'esprit de vengeance qui se sédimentaient, ne t'avaient pas encore empli de tristesse et de colère. Tu n'avais pas désigné la figure de l'adversaire, ni la nature du dommage que causerait son cynisme. Tes actes étaient au futur : inadvenus. Ils se déploieraient comme une fleur noire dans la vase de l'Histoire. Dans une poignée d'années, tu tenterais l'opération qu'aucun militaire, le plus chevronné, le plus dégoûté ou enragé, n'avait envisagée. Tu prendrais les armes et la parole.

Car tu venais d'un temps et d'une manière qui forgeaient une morale avant toute chose. Ton père t'avait enseigné que l'honneur et la Patrie étaient plus précieux que la vie, la joie, l'amour, la famille, le désir, l'argent. Tu n'avais pas appris l'intérêt personnel. Tu savais agir en conscience, t'engager dans ce que tu faisais, tenir ta promesse, te donner du mal, croire en l'aide de Dieu et le prier. Dans une de ces maisons qui sont soumises à la loi des pères et adoucies par la diligence affectueuse des mères, tu avais connu l'autorité, le respect dû aux anciens, l'effort pour acquérir vertu et connaissance. A ton âge, en pleine jeunesse, sur la première

lancée de l'existence, tu avais passé l'essentiel de ta vie à étudier. Doué de grandes aptitudes intellectuelles, tu étais devenu un scientifique. Si peu terre-à-terre, tu étais plus apte à penser qu'à agir. Jamais tu n'avais tenu une mitraillette ! Tu connaissais les salles de classe, les cours magistraux, les bureaux d'études. Tu n'avais rien d'un chef d'armes. Et un jour tu voudrais te mêler à l'action ? Un commando se formerait à ton initiative ? Ce projet était peut-être écrit quelque part dans ton cœur, que perçait la souffrance injuste ou inutile, ce n'était ni advenu ni imaginable.

La répression s'alourdissait sur la Terre du Sud. Le Vieux Pays y proclamait sa souveraineté. L'Empire était une priorité autant qu'une évidence. Le gouvernement en était le garant. Tu n'avais pas à entrer dans une conjuration. Tu étais éloigné de tous les mouvements politiques ou activistes. D'ailleurs tu demeurais un être solitaire, méditatif, qui ne se laissait pas enrôler.

A la fin d'un été, pourtant, tu interviendrais. Comme si les engagements étaient les impulsions élaborées en secret dans la cathédrale d'une vie, aux dépens de celui ou celle qui s'offrait tout à coup à l'action.

Pour l'heure ton destin semblait plus simple et paisible. Si parfait même ! Une ligne pure, du balbutiement vers l'accomplissement, de l'enfance vers l'âge d'homme. L'envie d'agir par la force t'était étrangère. Tu te montrais le plus doux des garçons, un compagnon tendre, un frère sensible. L'idée de l'action politique ne t'avait pas envahi. Mais on pouvait percevoir déjà combien tu étais impressionnable. Ta vie s'élaborait sur des succès mais les drames des autres suscitaient en toi un émoi incoercible. Tu vibrais. Tu connaissais la valeur de la joie et celle de la vie. Tu avais connu le plus grand

des deuils, celui de l'enfant qui perd sa mère. Tu avais donné la main à ton père en larmes, debout devant une tombe ouverte. Tu savais la peine immense qui attrape les jours dans sa main sèche et les étouffe. Tu étais plein de secrets, d'émotions tues, de peines enfouies. Tu étais en intériorité, en recueillement, réfléchi, unifié, malgré ta jeunesse.

La foi du centurion illuminait ton cheminement. Tu disais : J'ai reçu la grâce de croire, qui me donne force et unité. Tu étais confiant lorsqu'il s'agissait de Dieu, presque fanatique. L'expérience spirituelle rassasiait tes pensées. Tu priais chaque jour longuement, tenu par cette discipline. Perdre la foi était perdre la vie. Tu étais un homme qui croit : Dieu, l'Eglise, les sacrements, la nature de l'homme, la vérité et la parole donnée. Au sein des groupes de prière, c'était ta voix que suivaient les autres. Simple jeune homme, brillant et probe, prometteur mais inconnu, tu possédais le charisme de ta profondeur. Tu étais comme tapi avec ton talent dans l'obscur cocon de la jeunesse. Dur à la peine, dur au mal, comme on le disait alors, tu étais héroïque et immaculé (deux choses qui ne vont pas ensemble). Et ce qui allait éclore était foudroyant d'intégrité : Paul Donadieu, régicide.

3

Important, imbu dans son costume bleu marine disqualifié par le ciel et le soleil, arrivé tout droit de la métropole, dominateur, le ministre se montre à la fois rassurant et menaçant. Rassurant : que les populations ne s'inquiètent pas, l'ordre sera maintenu. Menaçant : ce sera par la force. L'homme

politique aéroporté, si étranger, trop citadin, met en garde ceux à qui s'adresse l'appel des rebelles. Sous d'épais sourcils, ses petits yeux se plissent dans la grande lumière. Le Vieux Pays l'a envoyé porter en Terre du Sud son message de force et d'autorité.

Il est debout sur un monticule sablonneux, entouré de sa délégation et des officiers de l'armée locale. Il s'adresse à des hommes perdus, qui ne savent ni lire, ni écrire. Ceux-là ignorent comment il se nomme. Sa fonction, sa vie, ils s'en moquent. Le ministre se tient campé sur le nom de l'Empire et son invisible prestige, et son pouvoir de terreur, au cœur du pauvre monde que figure cette campagne désertique, laissée pareille à elle-même par ses prétendus bienfaiteurs. La scène n'est pas glorieuse. Devant la tige d'un micro de fortune, courroucé et sérieux, enflé de sa parole, sûr de sa mission, l'homme d'Etat s'appesantit sur l'erreur à ne pas commettre : épouser l'idéal indépendantiste, suivre ou aider les rebelles. Toute action contraire à l'intérêt de l'Empire sera sévèrement sanctionnée. Cela va sans dire. Mais mieux vaut le dire : *Un mouvement de rébellion cherche à lever le peuple contre l'Empire. Habitants de la Terre du Sud, comprenez que vous devez nous aider. Sans quoi vous vous exposez à souffrir cruellement. Ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous. Ceux qui agissent contre l'ordre, par la force des choses et malgré notre volonté, courent des risques énormes.* Les hommes écoutent, visages au chaud du soleil, en haillons, misérables. Bien sûr ils ne soufflent mot. On entend la chaleur. Leurs regards s'évadent. Un soldat en faction cherche vers l'horizon ce qu'ils regardent. Il ne trouve rien.

Le ministre regarde autour de lui. Il parle posément (il pontifie), sans prendre garde à la violente fausseté de ce qu'il dit. C'est déjà la phrase éplorée,

perverse, du tortionnaire qui susurre et menace. Pourquoi m'oblige-tu à te faire mal ! Crois-tu que cela m'amuse ? Parle ! Mais parle donc ! Les sous-entendus du ministre sont extravagants. Quels risques énormes courent donc ceux qui aident les rebelles ? La peine de mort ! Pourquoi ne pas le dire ? Et pourquoi dire *malgré notre volonté* alors que c'est par elle ? Sa voix trahit l'orateur, qui ne sonne pas juste, n'a aucune clarté, pas d'élan, pas de grandeur. La voix est plus navrante encore que le discours. C'est pourquoi les risques sont énormes : parce qu'il n'y a, du côté de l'Empire et de l'Etat, ni noblesse, ni franchise. Le ministre est aussi dangereux qu'il est flou. Derrière lui, cachée, se profile la haute silhouette noire de la guillotine. Jamais elle ne fonctionnera davantage qu'en ces années. Le messager termine, énonce sa décision irrévocable, sa conclusion sans ouverture. La Terre du Sud appartient à l'Empire. Le gouvernement y exerce sa pleine autorité. Pleine et entière, il le dit deux fois.

De retour en métropole, dans les confortables innombrables du Vieux Pays, il fera d'autres discours, des déclarations qui répéteront partout cette idée. L'Empire entend bien conserver les pleins pouvoirs sur la Terre du Sud. Qu'on se le dise !

4

Le ministre avait exprimé ce que tu pensais. L'alliance de la Terre du Sud avec le Vieux Pays était indéfectible : une solidarité tissée par l'Histoire, bénéfique, qui avait lié des frères sur les deux territoires. Toute forme de racisme te faisait horreur. Mieux que ceux qui ne croyaient en rien, tu respectais ceux

dont le Dieu n'était pas celui des chrétiens. Tu jugeais qu'un pays, c'est une âme. Le Vieux Pays avait étendu ses principes spirituels sur la Terre du Sud. C'était une bénédiction. Il fallait convaincre ceux qui voudraient faire défection que tel n'était pas leur avenir.

Au jour le jour tu suivais les dépliements du conflit, son expansion, ses répercussions, et tout alentour le vaste mouvement des commentaires. Du fond de ton cœur tu déplorais ces atrocités. Mais se battre te semblait légitime quand il s'agissait de défendre des familles contre une minorité violente qui les attaque. La violence qui accablait les colons, l'identité avide dans laquelle peu à peu l'air du temps les enfermait, te révoltaient et te bouleversaient singulièrement. Chaque crime, chaque épisode, chaque répression trouvait en toi une chambre d'écho. Tu te sentais solidaire de ceux qui perdaient leur vie. Mais on eût dit que tu n'avais jamais pensé aux indigènes à qui aucune vie n'était donnée. Tu oubliais la guerre de colonisation, longue et sanglante.

Tu lisais, tu réfléchissais, tu écoutais. Une trace de sourire aux lèvres, la tête un peu penchée, tu envisageais par toi-même. Tu affermissais ce que tu pensais jusqu'à pouvoir en être certain. Tu étais passionnément attaché à l'ancien monde et plein de colère contre les idéologies, celle de l'Histoire par les techniques, le monde sans dieu, la dilution des rôles, la haine de la propriété. Tu étais persuadé que l'Empire était une configuration accomplie et prometteuse. Que voulait la Terre du Sud que l'Empire ne pût lui offrir ? Le Vieux Pays n'était-il pas disposé à accorder le droit de vote, la pleine citoyenneté, et sa culture pour tous les enfants ? Pour rien au monde tu n'en aurais démordu. Tu ne croyais pas à un sens de l'Histoire indépendant

de la volonté des hommes. Et de quels hommes d'ailleurs ? Tu étais citoyen du Vieux Pays, attaché à ses valeurs, amoureux de son patrimoine, convaincu que ce qu'il donnait était bon.

A la base militaire, où tu te montrais un collègue chaleureux, qui participait volontiers à la vie sociale, jouant au tennis (plutôt bien), au bridge, tes amis déjà évitaient le sujet de la Terre du Sud. Sur ce point tu te montrais intraitable et passionné. Tu étais un conservateur : tu percevais et admirais la beauté des formes du passé et souhaitais les faire perdurer, sans être capable d'en imaginer d'autres pour un avenir différent. Que voulaient donc ces rebelles ? Pouvais-tu seulement l'envisager ! Comment ces gens ne se sentaient-ils pas citoyens de l'Empire ? Tu ne pouvais le comprendre. Si affecté par les souffrances des colons, ignorais-tu celles qu'enduraient les indigènes ? Vexations, exactions, expropriations, vols, abus, révoltes et répressions, tu semblais idéaliser cette cohabitation qui mêlait violence, assujettissement et inégalité. Homme de conviction, tu étais attaché à tes idées. Minutie, réserve, obstination, contribuaient à les forger au-dedans et à les défendre au-dehors quand tu le jugeais nécessaire : l'Empire devait résister, il était le seul avenir que tu voulais pour tes futurs enfants. La force de l'Empire protégeait le Vieux Pays dans la lutte du monde entre les deux blocs. Qui s'emparerait de la Terre du Sud si l'Empire l'abandonnait ? Tu étais l'un des nombreux hérauts du passé glorieux. Tu irais jusqu'au bout de ta vie, pour l'honneur et la fidélité à ce passé.